

Cette (longue) histoire concerne mon père qui, juste avant mes 18 ans, quand nous vivions à Paris, a eu une double vie. Et sur les conséquences de cela, en particulier sur la façon dont ça a affecté ma vie future. J'aurais aimé lui en parler. Mais il est mort il y a plus de quarante ans, avant que je réalise bien ce qu'il avait "fait".

Bien sûr, il n'y a rien de bon pour les morts, mais c'est tout à fait quelque chose si vous vivez une telle chose, avant tout pour ma mère, mais ma sœur et moi ont également été «victimes» de ses actes. Cette histoire concerne ma façon de vivre avec cela et ce qui c'est passé après.

Mon père: Johannes Pieter van Eeden est né en 1917. Autant que je sache, ce n'était pas une famille heureuse dans laquelle il a grandi. Son père, vendeur itinérant de bijoux et produits connexes, était souvent absent de la maison. Sa mère a essayé de joindre les deux bouts avec un petit magasin. Mais il y avait toujours un manque d'argent. Les lettres que sa mère lui a adressées à la fin des années 30 montrent à quel point il manquait souvent d'argent, quelle que soit la façon dont sa mère faisait de son mieux et malgré les commensaux qu'ils avaient à la maison. C'était principalement parce que son mari ne respectait pas ses accords et rentrait chez lui avec peu ou pas d'argent après ses voyages d'affaires.

Mon père avait un frère et une sœur plus jeunes. Parce que lui et son frère avaient des arguments sérieux, les parents ont décidé qu'il serait préférable pour lui (en tant qu'aîné) d'aller dans un pensionnat catholique. Il a toujours ressenti cela, comme il nous le disait régulièrement, comme une grande injustice. Et ... il a toujours haï le catholicisme. Peu de temps après son bac (je pense en 1937/198), il a quitté le domicile parental pour aller étudier la philosophie à Amsterdam. Il n'a pas pu terminer cette étude à cause de la guerre.

Au début de la guerre, il a rencontré ma mère, ils se sont fiancés et il a déménagé - plus ou moins - chez ses parents à Scheveningen. Il est resté là toute la guerre. En se cachant là (et ailleurs), il s'est échappé de l'Arbeitseinsatz. C'est ainsi qu'il a survécu à la guerre, malgré un poids insuffisant, mais indemne. Ils se sont mariés peu après la guerre et neuf mois plus tard, je suis né le 19 août 1946.



Fiançailles de Dora Helena van Oostrum et Johannes Pieter van Eeden (1943).

Il n'était plus question de terminer ses études, il y avait une famille à soutenir. Après quelques années passées dans un bureau de comptabilité, il a trouvé un emploi chez KLM (l'Air France de la Hollande), alors installé à Scheveningen. Il y a rapidement fait carrière, d'abord dans le département de comptabilité, mais sa passion n'était pas là. Il est devenu actif à l'IATA, l'organisation internationale des droits d'atterrissage et des tarifs aériens. En cette fonction il a parcouru le monde entier de 1952 à 1958. Il a dû mener une vie de marin, car il était à l'étranger quatre à six mois par an et avait visité au moins soixante pays sur tous les continents.



Il a donc passé des semaines, parfois des mois dans des pays lointains tels que l'Afghanistan, le Brésil, les États-Unis ou l'Uruguay où les négociations sur les droits d'atterrissage de KLM étaient difficiles à faire avancer. À en juger par les nombreuses photos de cette époque, bon nombre d'entre elles ont été brassées dans des boîtes de nuit et d'autres établissements. Et il y avait des visites à "l'intérieur". J'ai surtout examiné ces photos à fond. Comme ceux sur lesquels il se tenait, aux côtés de femmes noires à la poitrine nue, quelque part en Amazonie.

Quand nous étions enfant, ma sœur et moi avions peu de problèmes avec son absence, il ne nous manquait pas vraiment. Je pense que les enfants avec des pères qui étaient à la maison ne voyaient pas leur père souvent non plus. C'étaient principalement les mères. Et ce que notre père a fait était bien sûr très

intéressant, ainsi que les cadeaux spéciaux qu'il prenait toujours avec lui.

De plus, nous vivions près des parents de ma mère et avions beaucoup de contacts avec grand-père, grand-mère et oncle John, le frère de ma mère qui est malheureusement décédé jeune dans un accident de voiture.

Je me souviens de cette période surtout comme d'une période spéciale et agréable dans laquelle le scouting a joué un rôle important. Mon père était souvent absent, mais il a écrit des lettres, également pour moi personnellement. De longues lettres de suivi, comme celles du nettoyeur de chaussures Pedro (qui a bien sûr fait une brillante carrière) à Rio de Janeiro. Mais aussi de Kaboul et d'Amérique du Nord sont venues des lettres et des cartes spéciales, ainsi que plus tard les cadeaux que nous avons fièrement montrés à l'école et qui ont fait l'objet de nombreuses discussions, dessins ou essais.

Quand j'avais environs onze/douze ans, je suis entré en contact avec les voyages de mon père d'une manière différente. Quelque part entre les portes coulissantes de la chambre et de la suite que nous habitions au Harstenhoekweg 55, je trouvais derrière un rideau de satin à rayures grises et blanches, une valise verte lourde et intrigante, recouverte de toutes sortes d'autocollants d'hôtels de pays étrangers. C'était une valise que mon père utilisait depuis des années, mais qui avait entre-temps été remplacée.

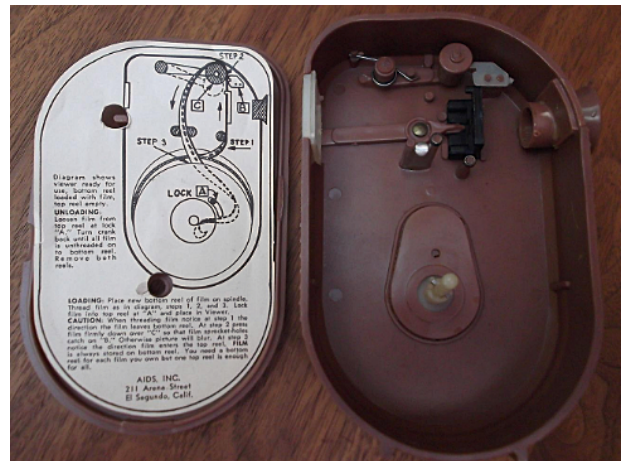
Lors d'une soirée où ma sœur et moi étions seuls à la maison, mon père voyageant et ma mère rendant visite à des amis (le voisin d'en haut faisait un peu attention), moi (ma sœur dormait déjà), j'ai fouillé la maison, me cherchant ... je ne savais pas quoi. À un moment donné, j'ai revu la valise et je l'ai ouvert avec précaution, il n'était pas verrouillé. Son contenu a joué un rôle assez particulier dans ma vie au cours de la période qui a suivi sa découverte. C'était la dernière année d'école primaire et la première classe du Lycée.

Cette valise verte était pleine de feuilles de photo érotiques. Je n'avais jamais rien vu de tel auparavant, à l'exception des femmes susmentionnées en Amazonie. J'avais supposé les seins nus sous le chemisier ou le maillot de bain des filles dans la piscine ou sur la plage. Ces feuilles battent tout. J'en ai

pris quelques-uns au hasard dans ma chambre, j'ai regardé hors de mes yeux et le reste de la soirée a été captivé par l'excitation des seins et des ventres.

Dans les mois qui ont suivi, j'ai analysé systématiquement le contenu de l'affaire. Plusieurs dizaines de feuilles et de livrets, composés principalement de dames américaines à forte poitrine. Et des romans photos à la française, dans une atmosphère de berger, dans lesquels des paysannes vêtues de manière frivole se déshabillent (presque) dans la botte de foin ou dans l'écurie. Je ne pouvais pas en avoir assez. Ma connaissance de la langue anglaise, avec un vocabulaire limité, a considérablement augmenté. Quelques livrets continuaient, dans lesquels même des hommes nus pouvaient être vus. En comparaison avec le porno des années soixante-dix ou maintenant, cela ne voulait pas dire grand chose, pas de poil pubien, pas plus que l'acte lui-même. Mais c'était excitant ...

Un ami d'école, Frank H. a souvent joué dans notre maison, nous avions un passe-temps de menuiserie ensemble. Il était secrètement impliqué. Nous nous sommes vite assis sur le sol de ma chambre, frappant du main gauche un marteau sur une planche de clous, tout en feuilletant des livres excités de la main droite. Pendant ce temps, écoutant avec anxiété les traces possibles de ma mère dans le couloir. Elle pouvait entrer n'importe quand avec du thé ou de la limonade. Les brochures ont rapidement disparu sous le lit et nous y avons travaillé avec joie. Quel bon garçons nous étions, ma mère a dû penser à l'époque.



Visionneuse pour petites bobines.

La chose la plus excitante dans ce cas était un certain nombre de grandes bobines de film. Mais c'était très compliqué de voir quelque chose de cela. Nous avions un projecteur de film, mais je n'osais pas le monter le soir, c'était toute une situation.

Je devais quand même regarder les films. Les mini-images sur le celluloid étaient si petites qu'on ne pouvait pas les voir. Le boîtier contenait également une visionneuse, un appareil portatif adapté uniquement aux petites bobines de film.

Après des heures d'essay et bricolage, ma compréhension de la technique de la visionneuse a augmenté main dans la main, et j'ai été capable de guider le début de la grande bobine à travers l'appareil et de regarder un petit bout de film.

J'ai vu une dame, vêtue seulement d'un tablier et munie d'un grand plumeau, sautillant dans une pièce et montant un escalier de cuisine.

Le problème avec cette visionneuse était qu'après l'escalier, une pile de pellicule bouclée crépitait déjà dans mon lit. Plus tard, j'ai entendu dire que cela s'appelle de 'la salade de film'. Et ce n'était pas facile de s'en débarrasser quand ma mère est rentrée à la maison. Elle avait toujours pour habitude de regarder dans la pièce avec ma sœur et moi. Une fois, apparemment, je ne l'avais pas entendue, j'ai eu une grande agonie avec tout un tas de 'salade' sur mon ventre sous les couvertures. J'ai fait semblant de dormir pendant qu'elle me donnait un baiser de bonne nuit.

En première classe du lycée, la «littérature» que je possédais maintenant suscitait un vif intérêt. De temps en temps, j'ai pris une feuille avec Virginia 'Ding Dong' Bell et l'ai montré aux amis de l'école intéressés. On peut encore voir sur cette photo des "vêtements décents", avant le début du strip-tease. Tout cela peut maintenant être admiré sur Internet dans plusieurs dizaines de photos et de vidéos.

Pour aller à l'école, j'ai toujours caché le livre dans mon caleçon; dans mon cartable semblait trop dangereux. Mais un jour, les choses se sont mal passées quand je suis rentré à la maison dans l'après-midi. En traversant la pièce, il glissa soudainement au sol à travers la jambe de mon pantalon. Ma mère le vit aussitôt, l'enleva et cria: "Qu'est-ce que c'est, comment y vas-tu?" Je n'ai rien dit. Quelques instants plus tard, a-t-elle dit,

elle était sortie du choc, je pense: "Oui, ton père a un hobby photographique, il étudie la photographie." J'en entendrai davantage lorsqu'il rentrerait chez lui le soir.



Virginia Bell avant son strip-tease.

Et en effet, après le dîner je devais venir à lui, j'avais profondément honte. Il me lança un regard compatissant et dit: «Eh bien, Rob, j'ai appris que vous deveniez également un fan de Virginia Bell." Je hochai la tête, je ne savais pas quoi faire, mais je commençai à me rendre compte que je ne serais pas punie, comme ma mère avait prédit. Notre courte conversation s'est terminée par son conseil sincère: "Mais mieux vaut ne pas l'emporter à l'école de toute façon, ce n'est pas très pratique."

Le même soir, une conversation bruyante a eu lieu entre mes parents. Je ne pouvais pas le comprendre de ma chambre, mais il était clair que cela concernait le "passe-temps" de mon père. Le lendemain matin, c'était un samedi, je l'ai entendu sortir. De la fenêtre de ma chambre, je voulais lui faire mes adieux, mais quand je l'ai vu trainer cette valise, je n'ai pas appelé. Où la chose et le contenu entier est allé, je ne sais pas. Pendant des semaines, j'ai fouillé dans toutes sortes d'armoires dans l'espoir qu'il eût dissimulé des livres ou peut-être même des films pour de l'auto-apprentissage. Mais malheureusement ...

Après les années IATA, en 1958, une nouvelle phase a commencé dans la carrière de mon père. Depuis, il avait atteint un niveau élevé dans le marketing et la



publicité. Il a notamment participé à la



conception du logo (toujours utilisé) de KLM. Plusieurs fois, ma mère m'a dit sa perspective de carrière. Il deviendrait le directeur d'une grande succursale étrangère de KLM, probablement Paris, puis Londres ou New York. Nous retournerions ensuite aux Pays-Bas, où il se verrait confier un poste de direction. Tout d'abord, il y a eu une "période de pratique" pour ces emplois à l'étranger, en tant que directeur de la succursale de KLM à Amsterdam. Aussi appelée «première» succursale étrangère, car le siège social était à Scheveningen.

Bien que les voyages à l'étranger soient terminés, il n'était toujours pas grand temps à la maison. Il y avait toujours des emplois supplémentaires à Amsterdam, à Schiphol ou ailleurs, ainsi que le soir et le week-end. Et il y avait de courts voyages à l'étranger.

La perspective de partir à l'étranger avait quelque chose d'excitant pour nous chez nous, mais nous avons également ressenti de la résistance et de la peur de l'inconnu. Au début des années 1960, il devint évident que mon père entrerait en fonction à Paris l'année suivante. Pendant un certain temps, on a envisagé de laisser ma sœur et moi aux Pays-Bas, dans une pension pour enfants expat à Scheveningen, mais heureusement, cela n'a pas été le cas. Nous devions déménager avec toute la famille au début de 1961, mon père irait plus tôt à Paris pour préparer son travail au bureau de l'avenue de l'Opéra.

Nous lui avons rendu visite à quelques reprises au cours de cette période et il est immédiatement devenu clair que nous allions nous retrouver dans un monde complètement différent d'hôtels, de grandes maisons chères, de restaurants et de théâtres. Dans une petite rue de l'avenue de l'Opéra, nous avons rencontré Marie, une Basquaise, qui dirigeait un petit restaurant

où mon père venait apparemment souvent, à en juger par l'amitié avec laquelle il l'a traitée, ainsi que certains invités. C'était très spécial. Nous sommes allés dans un club de jazz (The Blue Note, je crois) puis, au milieu de la nuit, au Halles, où nous attendions avec impatience tout ce que nous servions avec viande, poisson et légumes. Nous avons mangé des cuisses de grenouilles et des escargots.

Mon père m'a expliqué le fonctionnement du métro Parisien et, malgré les protestations féroces de ma mère, un après-midi, j'ai été autorisé à sortir seul à Paris avec dix francs en poche et un ticket de métro. Super excitant à l'âge de quatorze ans.

Au printemps 1961, nous nous sommes installés à Paris. Ce monde était bien différent du Harstenhoekweg à Scheveningen. Nous nous sommes retrouvés au Vésinet, une banlieue coûteuse de Paris, 34 boulevard des États-Unis. Un placard d'une maison derrière une grande clôture avec une allée circulaire plus un grand jardin à l'arrière. Il y avait une maison séparée dans le jardin de devant où vivait un couple, l'homme qui travaillait comme chauffeur et jardinier de mon père et sa femme comme femme de ménage. Une fille au pair a également été immédiatement employée.

Ce qui n'a pas changé, c'est que nous avons à peine vu mon père en France non plus. Il est parti tôt le matin avec son chauffeur dans sa toute nouvelle Citroën DS pour Paris, une distance de 28 km, qui prenait souvent plus de deux heures. Il n'est rentré que tard dans la soirée, souvent quand j'étais déjà couché. Nous avons cependant passé des vacances de luxe avec toute la famille à Nice et à Cannes, dans des hôtels renommés directement sur les grands boulevards au bord de la mer.

A cette époque française, j'ai commencé à vivre de plus en plus en dehors de la famille dont je faisais partie. Au cours des premiers mois où j'ai passé beaucoup de temps à apprendre et à parler français (et américain), j'étais encore souvent à la maison, mais j'ai vite eu des amis et des connaissances à l'école internationale de St. Germain et de Laye, notamment des Américains.



Lycée International de St. Germain en Laye.

J'ai passé la plupart de mon temps libre avec eux. Certainement lorsque je suis devenu ami avec David, fils d'un général Américain, qui vivait rue Piccini, près de la place de l'Étoile. J'y suis allé la plupart des week-ends et j'ai dormi là-bas les vendredi et samedi soirs.

Mais je m'échappais aussi souvent le soir en semaine. J'étais à Paris avec mon scooter Vespa, avec David ou avec un autre ami. J'avais l'habitude de manger à la maison avec ma mère, ma sœur et la fille au pair, mais à part cela, j'étais dans ma chambre ou j'étais absente et j'avais peu de contacts avec ma mère et ma sœur qui avait quatre ans de moins.

Avec mon scooter, je suis allé en vacances d'été avec David ou un autre ami en France, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Belgique. C'était merveilleux. J'ai appris à bien parler français et américain et à connaître Paris et la France. Le système scolaire français plutôt strict, qui accordait une grande attention à la culture, à la langue, à l'histoire et à la philosophie, était satisfaisant, malgré les protestations régulières que les étudiants (principalement) néerlandais opposaient au régime strict.

À la fin de 1963, j'ai rencontré Susan W. La première petite amie avec laquelle je me suis "couchée". Quand ma mère a découvert que nous dormions ensemble, elle était (comme d'habitude) complètement paniquée, ou du moins, cela semblait être le cas. Elle me disait que cela n'était vraiment pas possible à mon âge (je n'avais que dix-sept ans). Ce soir-là, mon père m'a demandé de faire une promenade en voiture pour une conversation "d'hommes entre eux", comme il l'a dit. Tout comme la conversation à propos de Virginia Bell, il n'a

exprimé aucune désapprobation ni aucun jugement concernant mon comportement. Ce qu'il m'a dit, c'est d'utiliser des préservatifs. Quand je l'ai eu assuré que nous le faisions déjà, la conversation était terminée et nous sommes rentrés chez nous en silence. Nul doute que chacun a sombré dans ses propres pensées.



Des années plus tard, j'ai travaillé dans l'immeuble de bureaux de la Rutgers Foundation, qui faisait campagne pour l'utilisation de préservatifs.

Été 1964, il est devenu évident que quelque chose n'allait pas avec mon père. Ma mère a dit quelque chose à ce sujet en général, mais a tout de même essayé de le garder pour elle le plus possible. Il y avait quelque chose qui n'allait pas avec l'argent et il y avaient d'autres choses qui n'allait pas. Cela m'est devenu encore plus clair les soirs quand mon père était à la maison. Comme auparavant, je ne comprenais pas les conversations, même si je tentais parfois de les écouter en haut des escaliers. C'était un conflit sérieux, c'était indéniable.

Un matin, ma mère a dit qu'il n'était pas rentré à la maison ce soir-là. Elle a dit qu'elle avait mis la pression sur mon père (pour la énième fois), qu'elle voulait maintenant tout savoir et qu'elle ne se contentait plus d'excuses et de discussions. Elle lui avait demandé de ramener tous les papiers et les objets similaires à la maison la nuit précédente. Et qu'il devait jouer une carte ouverte. Mais ... il n'était pas rentré à la maison et elle n'avait pas eu de ses nouvelles. S'il ne dormait pas chez nous, il appelait toujours, mais pas cette fois. Il

n'était pas non plus apparu au bureau KLM ce matin-là.

Le lendemain, nous avons été appelés par la police Parisienne. La voiture non verrouillée de mon père a été retrouvée sur les rives de la Seine avec son passeport, portefeuille et papiers. C'était un choc, c'est le moins qu'on puisse dire. Mon père a sauté dans la Seine? Je ne pouvais pas y croire. La seine? Pour un bon nageur comme lui? Mais où il était alors restait un mystère qui nous concernait tous. C'était très excitant et inquiet. Ma mère était dans tous les états. Mais nous n'avions pas beaucoup de temps à nous inquiéter, car une période très occupée a commencé.

Ma mère a dû aller à Paris pour obtenir plus d'informations de la police. Elle a également commencé à parler au bureau et peu après, toutes les sonneries d'alarme ont commencé à sonner chez KLM. Un comptable est venu à Paris en avion et l'a dit que depuis 1962, mon père avait pris trop d'argent sur un compte courant dont il disposait en tant que directeur. Lors des visites d'audit, mon père avait réussi à convaincre le comptable des Pays-Bas du caractère temporaire de ces «prêts», mais le montant insuffisant augmentait chaque année et atteignait désormais 250 000 florins néerlandais, soit un quart de million de florins, montant que je ne pouvais pas imaginer.



La chute d'Icare, Matisse.

Peu de temps après, il a été annoncé au nom d'un autre représentant de KLM que nous devons quitter la maison dans quelques semaines car mon père était immédiatement mis au chômage et qu'il serait licencié le plus rapidement possible. Nous avons donc été

obligés de déménager très rapidement. Toutes les choses devaient aller aux Pays-Bas, mais nous n'avions pas encore d'endroit où aller. Il n'y avait presque pas d'argent dans la maison. Et toujours cette peur et cette incertitude à propos de l'absence de mon père.

Mais cela aussi a pris fin lorsqu'il a sonné à la porte un soir environ deux semaines après sa disparition et que je l'ai ouverte à la grande porte du jardin. Il avait l'air horrible, pâle et plus mince que je ne l'avais jamais vu. Il ne m'a pas regardé. Immédiatement, un médecin a été appelé et le soir même, il a reçu une injection de narcotique.

Après que mon père eut été emmené dans une clinique psychiatrique aux Pays-Bas le lendemain, toujours anesthésié, ma mère a commencé à raconter.

Entre-temps, elle avait beaucoup entendu parler de ses collègues et amis qui semblaient tous en savoir beaucoup plus que nous. Mon père a eu une double vie pendant environ deux ans. Il avait une maîtresse à Paris: une femme qui tenait un bar avec «son» argent. À présent, il devenait également évident de savoir où était passé ce quart de million - ou une partie substantielle de celui-ci - car nous savions avec certitude que nous n'avions pas vu grand-chose ou rien du tout de cet argent.

Ma mère a également dit que ce n'était pas la première fois qu'il faisait une telle chose. Cela n'avait jamais été aussi grave qu'aujourd'hui, mais il y a eu de graves crises depuis le début de leur mariage. Il y avait une certaine Magda quand j'avais environ quatre ans. Et vers l'âge de huit ans, c'était une jeune femme très blonde qui, jusqu'à la veille de leur départ de Schiphol, pensait qu'elle épouserait mon père et vivrait dans son château français.

Ou l'hippopotame qui arriverait à Schiphol en avion. Un événement spécial dans lequel mon père - en tant que directeur d'Amsterdam - devait naturellement être présent. Mais l'hippopotame s'est avéré être une hôtesse de l'air finlandaise très blonde, selon ma mère, qui l'avait suivi - rendu suspect par sa mère - à Schiphol.

Ces drames, surtout pour ma mère bien sûr, ont souvent été mis au jour parce que mon père était "sorti" au sens propre ou figuré du moment "moment suprême".



Comme avec le château en France, quand il s'est évanoui juste avant le départ de l'avion. Ma mère a reçu un appel lui demandant si elle voulait venir tout de suite parce que son mari ne se portait pas bien. Comment s'est passée la confrontation avec la jeune femme, je ne sais pas. Mais ma mère est rentrée chez elle avec son mari et lui a pardonné. Je peux imaginer comment il a enveloppé ma mère, aussi charmante et soumise que possible, avec des phrases telles que: Doortje, tu sais que je ne t'aime que toi, c'était juste une lubie, plus maintenant. S'il te plaît, pardonne-moi. Je ne le referai plus jamais etc. etc.

À l'époque, je ne m'en rendais pas compte, mais il m'est devenu de plus en plus surprenant que chaque fois, même après Paris, ma mère a continué avec mon père, lui a apparemment tout pardonné et qu'il n'y avait rien de mal avec la famille, semblait être. Pas de ressentiment, pas de blâme, rien du tout. On n'en parlait plus et tout ressemblait de nouveau complètement OK, une belle famille avec ma mère qui s'occupait de la maison (et travaillait aussi d'ailleurs), recevait les invités et mon père qui gagnait l'argent, maintenant en tant que agent immobilier et qui se sont comportés comme un pater familias amical et cordial.

Pourtant, lentement, j'ai commencé à comprendre que depuis que je suis très jeune, quelque chose ne clochait fondamentalement pas à la maison. Je comprends maintenant pourquoi ma sœur et moi-même avons dû quitter la maison à plusieurs reprises et, du jour au lendemain, sans donner de raisons, avons été placées chez des parents ou des amis, généralement pendant quelques semaines. Quand nous sommes rentrés, l'ancienne vie a continué. Nous ne savions absolument pas ce qui s'était passé à l'époque, mais le nécessaire devait être arrivé, j'ai compris après toutes ces histoires de ma mère.

C'est comme ça après Paris. Je me souviens que j'étais particulièrement en colère contre mon père parce qu'il était si gentilment «parti» avec une cure de sommeil de six semaines dans cet établissement psychiatrique, alors que ma mère et moi étions restés avec les débris. Quand il était de retour, mes parents et ma sœur avaient déménagé aux Pays-Bas et ils vivaient dans deux chambres louées à Pomonalaan à La Haye. Avec l'aide de mes amis et de ma

famille, il m'a été possible de vivre en France pendant une autre année pour passer mon bac au lycée.

D'une manière ou d'une autre, il était clair pour nous tous qu'il était impossible de parler de la période passée. Même si mon père n'était pas là. Sans jamais en parler, nous savions que nous ne pouvions pas le soulever et nous avons inconsciemment opté pour 'la paix'. Après mon retour aux Pays-Bas, j'ai plus ou moins "repoussé" tout l'événement et tout ce qui l'a précédé et qui y est lié. Jusqu'au jour où ma femme, Hanneke, m'a conseillé, à l'époque, à l'âge de 30 ans, je suivais une thérapie et découvrais que j'avais une énorme colère réprimée contre mes deux parents.

Même après Paris, le comportement adultère de mon père n'était pas terminé. Vers 1970, il redevint évident qu'il avait une petite amie. Cette fois, les nombreuses heures d'absence nocturne ont été masquées par un nouveau "passe-temps": la pêche sportive sur la plage, sur les têtes de ports et les digues. Des cannes à pêche et des combinaisons ont été achetés, toutes sortes d'appâts et des équipements spéciaux pour rester au chaud dans des conditions extrêmes. Je suis convaincu qu'il a également pêché de nombreux poissons dans la mer du Nord, certainement au début de son prétendu passe-temps.



Pêche à la mer: hobby très énervant ...

Mais un ami de la famille a pensé qu'il était nécessaire de nous dire qu'il avait vu mon père traverser Rotterdam avec une jeune femme blonde au fond de la nuit. Mon père est tombé dans les blondes, c'était maintenant clair, alors que ma mère avait les cheveux bruns, presque noirs. Cette fois-ci, - mes parents étaient mariés depuis près de vingt-cinq ans - cela s'est avéré complet pour ma mère.

En dépit de ses demandes, il a dû partir, vivre avec son nouvel amour et se remarier dès que le divorce entre mes parents était terminé. Depuis lors, j'ai eu peu de contacts avec lui, une seule visite avec Hanneke chez lui, une seule réunion ailleurs. Après de nombreuses conversations et séances de thérapie au cours desquelles je me suis très énervé, j'ai décidé de lui écrire une lettre dans laquelle je descrivait «mon côté» du drame et demandais si nous pouvions en parler. Malheureusement, je n'ai pas reçu de réponse personnelle à cette lettre, il est décédé quelques mois plus tard.

Il est décédé en 1977 à l'âge de soixante ans. Le soir de sa mort, son médecin m'a appelé. Le lendemain matin, j'étais avec sa deuxième femme. Il s'était réveillé la nuit, il lui avait donné un coup de coude, il avait dit de ne pas se sentir bien et était décédé immédiatement après.

En rapport avec les affaires entourant sa mort, je lui ai rendu visite peu après et lui ai demandé s'il avait reçu ma lettre. "Oui", dit-elle. Et a-t-il dit quelque chose à ce sujet? J'ai demandé. "Oui, il a dit: J'espère qu'il fait mieux."

Cette phrase a hanté mon esprit pendant de nombreuses années. Cela peut avoir toutes sortes de significations, selon la façon dont on le prononce, mais je ne saurai jamais comment cela s'est passé.

Quelques mois plus tard, ma sœur et moi avons été convoqués par un notaire à La Haye au sujet de l'héritage. Averti, nous avons demandé "l'acceptation sous privilège d'inventaire". Le notaire pourrait être bref: l'héritage consistait principalement en une dette de 500 000 florins néerlandais envers KLM, la créance initiale plus les intérêts courus. Pas une centime n'avait été remboursé. Ma sœur et moi n'avons pas accepté cette culpabilité, nous ne nous sommes pas sentis responsables des erreurs de mon père. Pour effacer son mauvais nom en remboursant KLM, nous avons pensé que c'était une exagération et, d'ailleurs, nous n'avions pas beaucoup d'argent du tout. Et nous n'avons jamais pensé que nous l'aurions non plus.

Qu'est-ce que quelque chose comme ça vous fait? Quel type d'influence un tel événement (et ce qui l'a précédé) a-t-il sur une vie? Pendant des années, j'ai pensé que je ne devrais pas me plaindre. N'avais-je pas passé un bons moments, une enfance

tranquille, conclu avec un baccalauréat français? Il y a des gens qui sont bien pires que toi, me suis-je souvent dit. C'est bien sûr vrai, les exemples ne manquent pas, ici, maintenant et dans le passé. L'humanité a souffert énormément et ce que j'avais vécu n'était rien du tout.

Pourtant, cela ne fonctionne pas de cette façon, peu importe si c'est grave ou non, c'était et c'est toujours ma vie et j'en avais marre. Il est clair que cela a eu un impact majeur sur ma vie future, dans un sens positif et négatif.

Quand il est devenu évident à Paris que nous devions déménager aux Pays-Bas à court terme, il est également devenu évident que ce serait très ennuyant pour moi en termes d'école. Il me restait encore un an au lycée en France et si je devais changer d'école aux Pays-Bas, cela coûterait certainement un an, probablement deux ans de plus. Heureusement, un certain nombre d'amis et de connaissances de mes parents à Paris l'ont reconnu. Grâce à leur aide financière, j'ai pu rester à Paris encore une année et garder ma Vespa verte.



Vespa avec plaque d'immatriculation consulaire.

Après un court séjour aux Pays-Bas, je suis parti pour Le Pecq, où je me suis installé avec la famille du professeur néerlandais du lycée: Nico Lens, son épouse française et leur jeune fille. Malheureusement, il n'a pas été possible d'y rester pendant toute l'année



scolaire. Au début de 1965, des complications sont apparues pendant la deuxième grossesse de Madame Lens et on lui a prescrit du repos au lit. J'ai déménagé dans une pension à St Germain et Laye, près de l'école.

Ce que je retiens surtout de cette période avec Madame Koekkoek, la gardienne de la pension, est la solitude. Susan, sa mère et ses frères étaient rentrés au Texas, mon meilleur ami David et sa famille à New York. J'ai à peine eu du contact avec des camarades de classe. Il n'y avait pas assez d'argent pour se rendre aux Pays-Bas en scooter. Je m'y rendais de temps en temps en auto-stop, mais c'était compliqué et cela prenait beaucoup de temps.

Une fois par mois, je devais récupérer mon argent de poche auprès d'un ami de mes parents, nommé en quelque sorte comme tuteur surveillant. J'ai trouvé ces visites terribles chez Mr. T. J'avais honte de ce qui s'était passé. Dans cette maison chère et luxueusement meublée, dans le bureau de cet homme, j'avais l'impression d'être coupable de ce que mon père avait fait. Je ne pense pas que Mr. T. ait voulu transmettre cela, mais son attitude était certainement condescendante. À cause de toute la situation, il était coincé avec moi, il me l'a montré à chaque visite. Je devais répondre encore et encore ses questions, en particulier pour mes résultats scolaires, qui étaient d'ailleurs tristes. Je ne pouvais pas être reconnaissant et je ressentais une réticence croissante à aller le voir, mais sans cet argent, cela ne fonctionnait vraiment pas, je le devais.

À l'approche de l'examen final, il est devenu évident que je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour réussir. J'avais un ami français à l'époque: Richard Clairin, camarade de classe issu d'une famille aisée, qui n'aimait pas ses camarades, mais avec qui je m'entendais bien. Il m'a conseillé d'acheter les "Petits Bordas".

Ce sont de petits livrets dans lesquels tout le matériel de cours de l'examen est résumé brièvement et clairement. Si, pour les sujets dans lesquels j'étais mauvais, je piétinais cela dans ma tête, j'aurais une chance.



Les Petits Bordas.

Le problème était que je n'avais pas d'argent. Deux mois avant l'examen, j'ai demandé à Mr. T. une contribution supplémentaire.

J'ai essayé de lui convaincre que j'avais vraiment besoin de ces livres, sinon je n'arriverais pas à avoir mon bac.

Mais il ne le voulait pas, pourquoi donnerait-il de l'argent supplémentaire alors que tant de choses et livres scolaires avaient déjà été payées pour moi? Je ne me souviens pas de la façon dont cette conversation a pris fin, mais je pense que je suis sorti en colère. Avec mon argent de poche habituel de 50 FF, j'ai conduit mon scooter en banlieue Parisienne sans but et j'ai eu des problèmes de moteur tard dans la soirée. J'ai laissé la chose derrière, de l'argent pour la réparation et l'essence je n'avais pas et j'ai décidé de partir pour la côte méditerranéenne.

Je devais être vraiment désespéré de partir sans bagage, avec moins de cent francs en poche. Je ne me souviens pas beaucoup de l'auto-stop sur le chemin. J'ai dû dormir dehors et arriver à Nice quelques jours plus tard. Pour 35 FF, j'ai acheté un maillot de bain dans le Prisunic et passé les nuits sur la plage. Quelques fois j'ai mangé à l'Armée du Salut. Lorsque le fond du trésor fut complètement atteint, je réalisai lentement que j'avais agi sans réfléchir. J'ai commencé à penser à mes parents qui seraient maintenant au courant de ma disparition soudaine. Il n'y avait rien d'autre à faire, je devais aller aux Pays-Bas. Cela est devenu un tour d'auto-stop plutôt aventureux et excitant, à propos duquel peut-être une histoire plus tard. Quelques jours plus tard, j'étais chez mes parents, qui vivaient dans un bel appartement de la Zonnebloemstraat à La Haye. Mon père avait entamé une nouvelle carrière d'agent immobilier et,

apparemment, pouvait se permettre des choses à nouveau.

Ma mère a réagi comme d'habitude, à des degrés divers de panique: je j'étais en train de démolir mon avenir, je devais aller tout-de-suite en France pour passer l'examen, etc. Je ne sais pas exactement comment cela s'est passé, mais mon père m'a convaincu de rentrer en partant dans la chambre (sans ma mère).

Il n'a pas menacé, il n'a pas condamné, il m'a surtout écouté et m'a donné quelques centaines de florins avec lesquels je pourrais passer les mois à venir et acheter ces livres de Bordas. Un billet de train a également été arrangé.

Je suis convaincu qu'il a fait beaucoup plus dans les coulisses: contact avec l'école, la famille Lens, Mr. T. etc. Il était très énergique dans de telles situations, disait peu, regardait avec une certaine compréhension. Il me fit penser que c'était vraiment le meilleur. Il n'était pas souvent à la maison et drame Parisien datait seulement de moins d'un an, mais il a réussi de me convaincre. Cela ne devait pas être facile avec ce type émotionnellement et récalcitrant que j'étais à l'époque.

À Paris, j'ai contacté l'ami Richard. Il était également dans une mauvaise position avec l'examen. Il était sur le point de partir trois semaines à la maison familiale de Biscarosse, sur la côte Atlantique sous Bordeaux, pour passer en revue ses Petits Bordas et répéter. J'étais très bienvenu avec lui et ses parents, nous pouvions nous entraider. Je ne sais pas si mon père a influencé cela (dans les coulisses), mais cela ne me surprendrait pas.

Des semaines merveilleuses ont été passées dans une spacieuse maison de campagne près de la plage, entièrement entretenue, avec une bonne cuisine française. La famille avait divers membres du personnel qui s'occupaient de cela. Du petit-déjeuner copieux aux repas précédés de savoureuses boissons, d'huîtres etc. Nous avons beaucoup étudié en alternant nager dans l'océan Atlantique et faire des excursions sur la grosse moto Honda de Richard.

Peu de temps après, nous avons tous deux passé nos examens finaux, nous nous sommes dit au revoir et je suis parti aux

Pays-Bas, où j'ai de nouveau déménagé chez mes parents.



L'Atlantique avec ses grandes vagues.

Je me sentais mal quand les erreurs de mon père étaient discutées ici ou là. Comme chez son frère cadet Dolf. Il vivait avec sa femme Tineke et quatre enfants dans la Gentsestraat à Scheveningen. Avant notre départ pour la France, j'étais souvent chez eux. C'était toujours gai, avec beaucoup de musique, des animaux et des fêtes. J'avais un lien fort avec oncle Dolf en particulier, il était souvent occupé dans un petit atelier où il fabriquait par exemple: une belle pochette de disque et des meubles spéciaux. J'aimais le regarder pendant qu'il travaillait là-bas.

Cela a changé après le retour de Paris. Il a saisi chaque occasion pour me dire qu'il avait prévenu mes parents que la promotion à Paris ne seraient rien pour mon père, qu'il ne serait pas capable de s'en occuper. Et tu vois, j'avais raison, si seulement mes parents l'avaient écouté. Apparemment, il ne pouvait pas le dire directement à son frère et le message m'a été répété maintes et maintes fois.

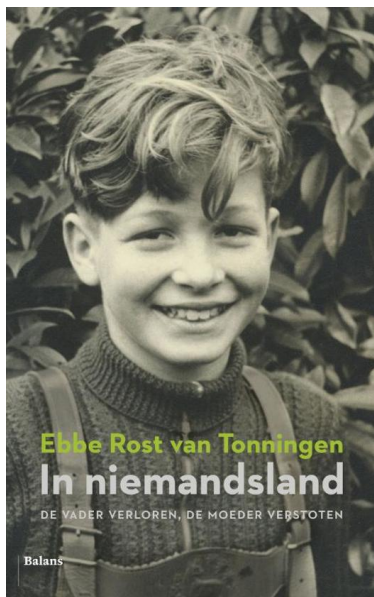
Également à d'autres occasions, comme lors d'une fête quelque part à Scheveningen, lorsque j'étais assis dans les toilettes et que j'avais entendu parler de mon père dans le couloir. Quelqu'un a dit: "Vous savez, le père de Rob est un escroc, il a volé des tonnes de KLM."

Cet article a été publié - pour un grand part - en 2007 sur mon blog. Certains lecteurs et amis m'ont demandé pourquoi je publie tous ces récits en public. Il y a plusieurs raisons à cela.

D'abord parce que je le veux ainsi, ça me convient, un peu d'exhibitionnisme ne m'est pas étranger. Pourquoi autrement voudrais-

je maintenir un blog depuis environ 15 ans? Mais ce n'est pas tout. La publication m'oblige à (un certain degré) d'honnêteté, je fais de mon mieux pour ne faire du mal à personne et je limite l'histoire à ce qui m'est arrivé. Cela ne fonctionnera probablement pas toujours, mais l'édition m'oblige à faire plus attention que d'écrire dans un journal intime, ce que je ne réussirais jamais; ils n'ont jamais duré plus de quelques jours avec moi.

Une autre raison est un peu plus compliquée. J'ai déjà essayé d'expliquer cela à mes amis et à ma famille. Pendant des années, je me suis intéressé aux histoires d'enfants de parents qui étaient dans le NSB (les collaborateurs pendant 39-45), telles que celles publiées dans des livres, à la radio, à la télévision et sur des sites Web. Pourquoi les enfants de parents- NSB font-ils cela? Ne peuvent-ils pas mieux garder cette méchante vérité dans leur chambre au lieu de traîner le linge sale de la famille? Je les comprends au contraire, car ces enfants ont souvent beaucoup souffert du comportement de leurs parents. Ils ont été taquiné à l'école ou victimes d'intimidation pour quelque chose dont ils n'étaient absolument pas responsables. C'est comme ça pour moi. Peut-être moins mauvais que ces enfants, mais quand même.



Couverture d'un livre écrit par un ancien collègue, fils du collaborateur le plus connue de la Hollande

Ces derniers temps j'ai regardé plusieurs documentaires et films contenant des personnes qui ont vécu des expériences

similaires aux nôtres, avec un père qui a eu une double, voire une triple vie. Une des personnes a déclaré: "J'ai maintenant plus de soixante ans, mais il est toujours terrible de savoir que nous avons vécu dans le mensonge en cette période-là." Cette phrase m'a touché. Je n'ai jamais pensé ni dit quoi que ce soit de ce genre, mais c'est vrai, ma mère en premier lieu, mais aussi ma sœur et moi vivions dans le mensonge depuis de nombreuses années. Même si je ne le savais pas à l'époque, je le sentais, c'était comme une sorte d'atmosphère, quelque chose de mauvais qui pendait dans la maison, un vague destin, je ne saurais mieux le décrire.

Et le dernier mais non le moindre: je dois écrire une dernière histoire à propos de mon père, afin d'enterrer ce qui me "hante" depuis des années. C'était quand-même une expérience traumatisante pendant mon adolescence. C'est pourquoi, en plus de cette écriture, cela donne un bon sentiment qu'un artiste a fait une (mini) pierre tombale pour mon père. En l'absence de la tombe du bonhomme. Les restes de son corps reposent quelque part dans une fosse pleine de tombes nettoyées dans un cimetière de Voorburg.

C'est comme ça, vous voulez fermer quelque chose comme ça, même si vous savez que ça ne marchera jamais tout à fait. "Telle est la vie", dirait mon père.

Que m'est-il arrivé après l'aventure parisienne de mon père? Comme je l'ai écrit plus tôt, j'ai passé une année solitaire à Paris, alors que mes parents balayaient les pièces ensemble à La Haye et que mon père commençait une nouvelle carrière d'agent immobilier. Vers le milieu de l'année 1965, je suis rentré aux Pays-Bas (avec mon diplôme de baccalauréat) et j'ai vécu dans le nouvel appartement de mes parents et de ma soeur Manja, dans la Zonnebloemstraat. Je deviendrais ingénieur, c'était clair depuis longtemps. Pourquoi mon père a toujours insisté sur le fait que, depuis les dernières classes du primaire, je ne le sais pas. C'était assez évident, parce que j'étais bon en arithmétique, en bricolant (en plus de mon passe-temps de Virginia Bell) des récepteurs de cristal et les trains Meccano et électriques étaient mes jouets préférés.

À l'âge de onze ans, j'ai fait un test psychologique approfondi auprès du service psychologique de KLM (je garde toujours ce "rapport"), qui a également montré que je



pouvais devenir le meilleur ingénieur. Une fois que j'ai ramené à la maison une note élevée pour un essai, j'ai dit à mon père que je voulais être écrivain plus tard. Mais il m'a fortement découragé: "On ne peut pas gagner sa vie avec cela en Hollande, c'est mieux que tu deviens ingénieur". Les quatre enfants de son frère Dolf sont allés à l'école libre, mais ce n'était rien pour nous: "Là, on apprend la prière du Seigneur en Swahili, mais mais pas à compter.

Cette école me paraissait passionnante et intéressante ainsi que toute la créativité qui a été stimulée et montrée dans la famille d'oncle Dolf et de tante Tineke. Mais ce n'était pas pour nous, tout ce "tapage" était beau et gentil, mais avec cela on ne peut pas joindre les deux bouts. Un avenir, dont mon père n'aurait vécu que douze ans, a montré que mes cousins peuvent bien gagner leur vie en tant que potier, sculpteur et peintre.

J'ai écrit plus tôt sur le bizutage dans le 'Corps étudiant de l'université technique Delft' (une sorte de fraternité pour les étudiants de familles les plus fortunées), auquel mon père m'avait envoyé. (<https://robvaneeden.wordpress.com/2016/09/28/dachautje-spelen/>).

Après cela, il m'a fallu plus d'un an (avec beaucoup d'absentéisme) avant de dire au revoir à l'école technique. Ce n'était vraiment pas pour moi, les radios de bricolage avaient quelque chose à dire, mais tous ces calculs compliqués ne m'ont pas été dépensés. Quand j'ai eu un 1 sur 10 pour un examen (très bien préparé par moi) pour un cours de circulation alterné, c'était fait.

Encouragé par des amis, je suis passé à quelque chose de complètement différent: la sociologie des peuples non occidentaux à Leiden, en janvier 1967. Je vivais déjà de manière autonome sur Regentesselaan 47 depuis six mois. J'étais mariée à Magda et mon fils Michael était en route. J'aimais beaucoup mieux ces études, j'ai commencé à lire et à lire et j'avais l'impression d'avoir rattrapé mon retard pendant des années. Et il y avait beaucoup de temps dans les premières années pour étudier et s'occuper de son fils Michael quand Magda travaillait, parce que la famille ne pouvait pas vivre seule d'une bourse d'études.

En mai 1970, notre deuxième fils avait un an et demi, avec mon diplôme de candidat (le diplôme de la moitié de l'université) et un S5

(déclaration d'instabilité mentale, avec laquelle on ne peut plus aller dans l'armée) pour l'armée dans ma poche, j'ai obtenu un premier "vrai" emploi de fonctionnaire au ministère de CRM (culture, récréation en travail social) à Rijswijk. Au cours de mes deux années de travail là bas, il est devenu évident que les événements survenus à Paris m'avaient amené (plus ou moins inconsciemment) à décider que 'faire carrière' ne me convenait pas. Je me disais toujours: ne montez jamais sur l'échelle sociale! L'esprit des temps a également joué un rôle, c'est vrai. J'avais depuis rejoint le parti Kabouter (un parti anarchiste qui était populaire dans ce temps). Au sein du ministère, j'étais connu comme l'homme qui se tenait (à l'extrême droite) nu sur une affiche accrochée un peu partout dans la ville et qui se tenait à Vrij Nederland (un journal gauchiste).



Affiche pour les élections municipales de La Haye  
avec texte: Nous n'avons rien à cacher.

Comme mentionné, lors de mon premier emploi au ministère il est devenu évident que je ne souhaitais pas faire carrière. Après y avoir travaillé environ un an en 1971, le chef Mr. van IJ. vint un jour entrer dans notre bureau et a dit qu'il avait de bonnes nouvelles pour moi: j'ai été promu secrétaire (si je me souviens bien) et si je voulais signer ici. Signer? j'ai demandé tout de suite, pourquoi dois-je signer? "Parce que vous devez faire la demande, mais ce n'est qu'une formalité, car il a déjà été décidé que vous serez promu", a-t-il répondu. Mais je ne veux pas du tout être promu, je gagne assez, dis-je. Je préférerais donner une augmentation de salaire à Roy H. (mon collègue, il en a besoin plus fort, il fait exactement le même travail que moi, mais gagne beaucoup moins parce qu'il n'a pas encore de diplôme de candidat.

Mais le monde n'était pas comme ça. Les 'grandes puissances' avaient décidé que je serais promu et c'est ainsi que cela se passerait. Mais quand Mr van IJ. essayait de nouveau de me convaincre, j'ai continué à refuser de signer. Nous vivons dans un pays libre, dis-je, et si un formulaire doit être signé, je ne peux pas être obligé de le faire. Si vous me donnez une augmentation de salaire, d'accord, mais je ne le demande pas moi-même.

Pourquoi ai-je réagi de cette façon? Je sais que ça a explosé spontanément, je n'y avais pas pensé, mais je ne voulais tout simplement pas «monter l'échelle», j'étais sûr de ça. Je ne voulais vraiment rien à faire avec l'argent.

Mon comportement a eu des conséquences amusantes. Cela allait tellement contre les mœurs du ministère qu'il ne pouvait pas être laissé pour compte. J'ai d'abord été convoqué par le chef de Mr. van IJ, qui m'a plus ou moins commandé à signer. C'est ainsi que les règles étaient respectées et tout le monde devait s'y conformer. Mais cela n'a pas fait l'impression, une autorité supérieure a donc été appelée, puis une autre.

Le dernier à qui j'ai été convoqué, quelques semaines plus tard, c'était un des plus hauts fonctionnaires du ministère.

Sa chambre était sur l'étage le plus élevée, avec un immense bureau, une moquette par terre et des peintures au mur. Mes collègues étaient convaincus que si je devais aller chez une telle «divinité», je tomberais maintenant. Il s'était préparé à mon arrivée - c'était clair - et avait décidé de ne pas se lever et de menacer. Il m'a traité plutôt comme un ami (ou un peu comme un malade), m'a parlé de façon encourageante et m'a demandé ce qui se passait. Quand je l'ai de nouveau expliqué, il m'a regardé avec une conspiration et a dit: "Mais Van Eeden, cette promotion ne concerne pas que vous. Si vous vous levez, nous nous levons tous un peu, vous ne comprenez pas cela?" C'est exactement la raison pour laquelle je ne demandais pas de promotion, était ma réponse. Alors les messieurs ont abandonné, la promotion n'a jamais eu lieu. La pension de fonctionnaire maigre que je reçois maintenant en est la preuve.

À travers une série d'expériences de ce genre, j'ai compris que un emploi comme fonctionnaire n'était rien pour moi. Moins

d'un an plus tard, j'ai démissionné. Les années suivantes n'incluaient pas une carrière, mais un long voyage au Maroc avec femme et enfants, suivi d'une période de chômage et de tentatives infructueuses d'achèvement des études interrompues. Et un divorce. Ce n'est qu'en 1977, alors que j'avais un emploi beaucoup plus agréable chez Stimezo Nederland (le coupole nationale de toutes les cliniques d'avortement), que les circonstances m'obligeaient à assumer temporairement le rôle de directeur. Si cela n'était pas une carrière, alors je ne sais pas.



Affiche d'un film de Hillie Molenaar sur la lutte (des féministes) pour avortement légal.

Titre: D'aiguille à tricoter jusqu'au combat politique

Environ quinze ans plus tard, en 1993, j'ai appliqué pour une poste à l'agence de outplacement Van Ede & Partners. Si vous étiez «admis» dans la demande, vous deviez effectuer une partie considérable du

processus standard suivi par les clients, à commencer par quelques tests psychologiques et une soi-disant auto-analyse. Un très long essai sur vous, basé sur une douzaine de questions. La partie la plus importante de cette auto-analyse est la question des «réalisations» (achievements en Anglais) que vous avez eues pendant des périodes consécutives de sept ans de votre vie. Entre temps, j'avais 46 ans et dans mon auto-analyse je décrivais (après beaucoup de labeur, de réflexion, de mémoire, d'écriture et de réécriture), quinze hauts et bas, des moments spéciaux et des succès dans la vie.

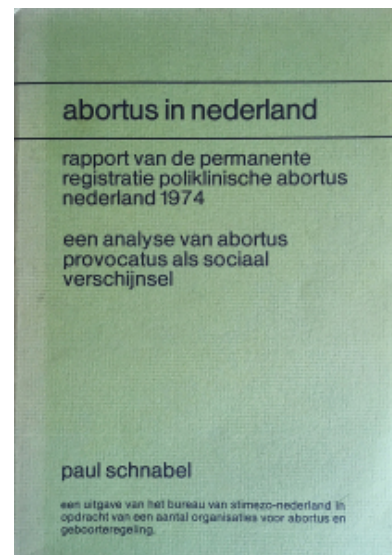
L'une décrit mon premier poste de directeur dans un emploi rémunéré. C'est arrivé à mon 31e anniversaire en 1977. Je me réalise maintenant que cela s'est passé pendant la même période que mon père est décédé. Jusque-là, je m'étais souvent juré (et à d'autres) de ne jamais faire de carrière et de ne pas devenir directeur du tout. Mais cela s'est passé différemment, le sang rampe là où il ne peut pas aller. Vous trouverez ci-dessous le texte exact que j'ai écrit en 1993. Je peux recommander chaleureusement une telle auto-analyse. C'est un document spécial que je lis régulièrement. J'y trouve souvent de nouveaux éléments dont je n'avais pas connaissance dans ce temps. Et cela évoque de nouveaux souvenirs.

"Au début de 1977, j'ai travaillé au bureau national de Stimezo-Pays-Bas, un partenariat de cliniques d'avortement. Le directeur était Paul van Brederode, un avocat qui, avant de rejoindre Stimezo seul, avait co-agrandi le bureau scientifique du NVSH (une grande association pour la 'réforme sexuelle'). Paul m'avait engagé comme assistant. Il y avait aussi une secrétaire. Une douzaine d'autres employés, dont la plupart étaient des scientifiques, travaillaient à la pige.

La ligne que le directeur Paul et Ruut Veenhoven (président de la fondation et de l'association) avaient définie était claire: sur la base d'un enregistrement permanent de tous les avortements ambulatoires, un programme de recherche impressionnant avait été mis sur pied, assez rapidement dirigé par Paul Schnabel (maintenant une personne très connue en Hollande, directeur du centre de recherche en planning national).

Ce programme a légitimé la pratique (toujours illégale) de l'avortement et a contribué à son amélioration continue de la

qualité de traitement. En quelques années, Stimezo s'est ainsi fait connaître auprès de l'inspection de la santé publique, des partis politiques ainsi que dans le monde médical, scientifique et de l'assistance. Le mouvement féministe était également derrière nous. C'était une période agitée avec un ministre chrétien Van Agt qui a essayé de fermer une clinique pour les avortements avancées.



'L'avortement aux Pays-Bas'  
un des premiers rapports de Stimezo.

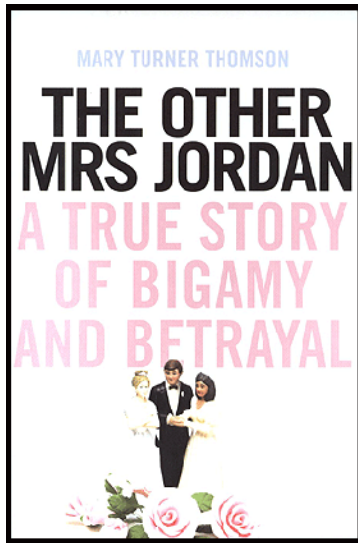
Paul, qui a toujours eu une mauvaise santé, a été soudainement admis à l'hôpital. Cela pourrait prendre des mois. Il a été décidé que je prendrais en charge le bureau. D'un travail assez protégé (assistant du patron) pour s'occuper des publications, des procès-verbaux, du soutien de divers groupes de consultation, je suis soudain devenu directeur par intérim. Je n'étais pas encore prêt pour ça. En particulier, je n'aurais pas pu faire les consultations avec l'inspection, avec le monde médical et les politiciens tout seul. Mais à ma propre surprise, j'ai pu effectuer une grande partie des autres tâches, telles que la direction et la supervision de travaux scientifiques, des consultations avec divers groupes et le secrétariat du conseil.

Bien que j'avais précédemment pris en charge diverses initiatives (plus alternatives), c'était la première fois dans le monde "officiel" que j'étais en charge d'un grand nombre de projets et de questions d'actualité. Je suis fier d'avoir bien réussi à cela. Et je suis heureux que cela m'est «arrivé» car j'ai appris que je pouvais faire beaucoup plus que je ne le pensais. Peu de



temps après, j'ai décidé de terminer mes études universitaires; En deux ans, 'docteur' en sociologue d'affaires et on m'a proposé un emploi à Université de Rotterdam sous la direction du professeur Jan Buiter. "

À la même époque, je lisais un livre, ou plutôt je le dévorais, une histoire vraie. Sur un certain un Will Jordan qui a vu la possibilité d'être marié à deux femmes en même temps où il avait deux et cinq enfants.



ISBN: 978-1845962876

Bien qu'il ait aussi fait des enfants avec trois autres femmes et qu'il ait ainsi fiancé encore une nouvelle conquête. Tout cela entretenu avec une énorme toile de charme et de mensonges. Ses absences sur tous ces fronts sont devenues, entre autres, "possibles" car il se présentait être un agent secret.

Une histoire vertigineuse qui a secoué les idées parfois indulgentes sur mon père. Les hommes qui présentent ce comportement (dans une plus ou moins grande mesure) sont appelés «sociopathes» par des experts anglo-saxons, une sorte de psychopathes sociaux. Habituellement, les hommes qui, avec beaucoup de charme, d'attentions et de gentillesse, rendent les femmes complètement dépendantes, y ont des enfants, ce qui ne fait qu'augmenter leur dépendance et volent aussi tout ce qu'ils ont, argent, commerces, maisons et biens. Ils ont à peine une conscience, pour eux c'est important: le pouvoir, sexe et argent.

Pour plus d'informations à ce sujet, rendez-vous sur [lovefraud.com](http://lovefraud.com), où sont principalement interrogés des victimes et des experts. Pas moins de 1% de la population masculine semble souffrir d'une telle déviation. Ils sont incorrigibles, sans cœur, sans conscience et sans repentance.

Je me souviens que ma mère m'a dit un jour que, selon son psychiatre, mon père était sociopathe. Mais c'était à l'époque de Laing et l'anti-psychiatrie. Je n'y ai pas fait très attention. Plus tard, quand Hanneke, dans le cadre de son étude sur la thérapie, j'ai commencé à fouiller dans le manuel de psychiatrie, le soi-disant DSM, j'ai parfois essayé de le vérifier, mais cela n'a pas bien fonctionné. La personnalité antisociale est mentionnée dans le DSM, mais je ne suis pas allé beaucoup plus loin.

Après avoir lu le livre, j'ai réalisé ce que des hommes comme lui font à leurs femmes et à leurs enfants. J'ai commencé à mieux comprendre ce que ma mère a dû vivre, avec ses absences éternelles et ses excuses, ses histoires charmantes, ses demandes de pardon et ses promesses selon lesquelles cela ne se reproduirait plus jamais. Et que les enfants de ce type de famille, aussi prudents soient-ils (comme dans notre cas) tenus à l'écart de tous les conflits et assimilés, «sentent» toujours 'quelque chose', mais ne peuvent souvent pas ou peu oser en parler.

Avant de commencer, l'auteur du livre était à la recherche d'histoires similaires, mais elles ne paraissaient guère, du moins pas en public. La plupart des femmes sont tellement gênées que la dernière chose qu'elles veulent, c'est que tout se passe au public. Ces sociopathes spéculent également sur cela.

Ma mère est un bon exemple de cela. Quand, après le drame Parisien et le divorce, elle a retrouvé son existence avec son second mari Bob, je lui ai suggéré de "prendre un boulevard à Scheveningen", comme on le faisait souvent. "Non," fut sa réponse pertinente, "parce que peut-être je rencontrerai quelqu'un que je connais." Je ne l'ai pas compris au début, mais elle avait toujours honte de tout ce qui s'était passé à Paris. Jamais, jusqu'à sa mort elle n'est plus allée sur le boulevard et dans de grandes parties de Scheveningen.

Maintenant que j'écris ceci, j'ai 72 ans et j'ai "survécu" à mon père pendant environ douze ans. Pendant des années, quand j'étais beaucoup plus jeune, je pensais (souvent assez obsessionnel) que je n'aurais pas un âge de plus de soixante ans. Tout comme lui, décédé trois mois après l'âge de soixante ans. Et tout comme son père et mon grand-père maternel. C'était dans la famille, pensai-je. Mais cela s'est avéré inexact du tout, mes deux grands-pères sont morts non pas autour de la soixantaine, mais autour de soixante-dix ans.

Je ressemble à mon père (corps, apparence et talents), mais j'ai abordé un certain nombre de choses d'une manière différente. Je vis beaucoup plus sainement depuis des décennies. Pas de surpoids comme lui (100 à 120 kilos), pas de boissons comme lui, pas fumer à partir de 30 ans, et ne pas se remarier à 53 ans avec une femme plus jeune de presque trente ans. Ce qui me semble aussi extrêmement fatigant, même si cela convient parfaitement à votre état. Et pas de dette de 500 000 florins à 60 ans.

Il est temps de terminer cette histoire de mon père et moi. Mais un sujet a encore besoin d'attention. Il ne s'agit pas seulement de mensonges, de tromperies et de doubles vies, mais également d'argent et de la façon dont lui et moi l'avons abordé et traité, un thème essentiellement fédérateur dans nos vies.

Pendant longtemps, j'ai eu affaire à de l'argent d'une manière étrange. Je suis convaincue que cela a beaucoup à voir avec mon éducation, en particulier avec la façon dont mon père a géré l'argent. Je n'en ai pris conscience un peu à l'âge de vingt-huit ans, quand j'ai emménagé avec Hanneke et sa "communauté de famille élastique" sur Hugo de Grootstraat à La Haye. Pendant plus de huit ans, j'avais vécu de manière indépendante, je m'avais marié, j'avais deux enfants, j'étais divorcé, mais je ne pouvais toujours pas gérer l'argent.

Hanneke pensait qu'il était temps que je me comporte d'une façon plus mûre. Ne pas payer toutes les factures et dettes au début du mois avec résultat que je n'avais plus d'argent pour le reste du mois. Donc je devais emprunter de l'argent ici et là, et ainsi de suite, chaque mois.

La façon dont cela s'était produit était un mystère pour moi alors, ou plutôt: je n'y avais jamais pensé. Je le faisais comme cela et je ne voyais aucune raison de le changer. Hanneke m'a bien fait comprendre Hanneke qu'il était étrange de toujours être «sans argent», malgré mon salaire élevé.

J'ai pris beaucoup de temps à comprendre ce que c'était et tout cela sous la "direction" inspirante de Hanneke.

Dans ma jeunesse, l'argent jouait à peine un rôle, nous l'avions bien sur le plan financier. Tout ce que notre cœur désirait, certainement en comparaison avec des amis, et des proches. On appartenait à la classe moyenne supérieure. Pourtant, mon père a montré très tôt des traits étranges. Il disait souvent qu'il n'avait jamais d'argent dans ses poches. Il a tout laissé à maman, dit-il, c'était mieux de ne jamais avoir d'argent avec toi. Il montrait souvent ses poches vides et son portefeuille, qui ne contenait en effet rien. Je ne me souviens pas des commentaires de ma mère sur ce type de déclarations, elle n'a probablement rien dit. Et ma grand-mère, qui était souvent chez nous et avec qui nous vivions plus tard, aurait sans doute regardé un peu honteux quand il a de nouveau vidé les poches de son pantalon et de sa veste pour montrer qu'il n'avait pas pas un sou sur lui.

Quand j'étais au lycée et que j'avais eu les premiers cours d'économie, il m'a raconté qu'il avait appris la chose la plus importante dans ce domaine grâce à son professeur d'économie à l'HBS. Il a pris un billet - si je me rappelle bien - de dix florins. Apparemment cette fois il avait de l'argent sur lui. Tout à coup il a déchiré le billet en petits morceaux et les lançait dans l'air en disant: "L'argent n'est rien, juste un bout de papier, un accord entre des gens." Je ne sais pas ce qui est arrivé à ces morceaux, probablement ma mère les a collés ensemble. Il ne les a plus regardé. Ce fut une expérience choquante. Un tel billet était alors une somme énorme pour moi, un multiple de ma monnaie de poche.

Pendant des vacances à Nice avec un séjour à l'hôtel Beau Rivage, un hôtel chic sur le boulevard des Anglais, il a déclaré un matin qu'il (avec maman) avait gagné beaucoup d'argent au casino (mille florins, si je me souviens bien) et qu'ils allaient passer la nuit dans un autre hôtel. Maintenant qu'ils avaient gagné, ils pourraient facilement se le

permettre. Ma sœur et moi pourrions rester à Beau Rivage, nous nous reverrions le lendemain matin.



Le hall du Negresco à Nice.

Nous les reverrions très heureux le lendemain matin sur la plage. Cela avait été spécial dans l'hôtel le plus cher de Nice: le Negresco. Ils avaient passé la nuit dans une suite de luxe, culminant au somptueux petit-déjeuner au champagne servi au lit par un domestique noir sur un plateau doré, au-dessus de sa tête.

Pendant les mêmes vacances, nous nous sommes promenés sur le boulevard et avons été approchés par une femme de style gitan qui a demandé l'aumône. Mon père a sorti de l'argent de sa poche (encore il en avait quand-même) et a jeté les pièces sur le trottoir. J'ai été choqué. "Si elle veut de l'argent, elle devra au moins se baisser pour l'obtenir", était son commentaire glacial. Je peux encore voir la femme s'agenouiller dans la rue.

Quarante-cinq ans plus tard, je donne toujours - avec une légère révérence - des quantités assez élevées à des musiciens, des vagabonds et des mendiants, généralement une note. Pas normal non plus, bien sûr. Quelque part, je me sens toujours coupable du geste méprisant de mon père. Je ne peux pas redresser ce qui c'est passé, je le sais, mais quand même ...

Même quand je vivais à Paris (de 14 à 18 ans), l'argent ne jouait presque aucun rôle. Au moins je ne m'en étais pas conscient. L'argent était toujours là. Je recevais tout ce que je voulais, de l'argent pour sortir, des vacances, des vêtements etc. À mon 16e anniversaire, il y avait un scooter sur la pelouse devant la maison, une Vespa 125 CC



Une fois, j'ai donné à Chuck, chanteur de rue, cent florins pour Noël. "You made my day!"

vert clair. J'y suis allé avec des amis Robert et David sur de longues vacances en Europe. Nous avons séjourné dans des hôtels ou entre amis. Lorsque l'argent est épuisé, j'ai appelé chez moi ou au bureau de mon père et un nouveau montant a été transféré au bureau de poste le plus proche. Parfois ma mère grommelait, mais c'était tout.

Lors de séances de thérapie ultérieures, je m'énervais parfois de toute cette abondance. J'ai reproché à mes parents de ne jamais me donner l'occasion de désirer quelque chose. J'ai dit: "Avant même de penser que je voulais quelque chose, je l'avais déjà." Toutes les bonnes intentions de leur part, bien sûr.

Plus tard, après la débâcle parisienne, j'ai parlé à plusieurs reprises avec mon père de la dette qu'il avait accumulée. Pas sur la façon dont il est arrivé, mais sur la façon dont-il gérait cela. La dette qu'il devait à KLM s'élevait à 250 000 florins néerlandais en 1965, mais augmentait fortement chaque année en raison de l'intérêt ajouté. Ma mère voulait rembourser, mais mon père pensait que c'était un non-sens. Il ne rendrait jamais une centime à la KLM, dit-il, il n'allait pas le faire. Mais pourquoi ne vous obligent-ils pas, ai-je demandé. "Ils ne peuvent pas me forcer, car ils savent trop bien que je sais trop de ce qu'ils font avec leurs soi-disant paiements de salaire aux cadres supérieurs à l'étranger."

Mais c'est terrible si vous avez une telle dette, j'ai insisté. "Pas du tout", a-t-il dit, "si vous vous promenez librement aux Pays-Bas avec une telle dette, tout le monde sait que vous êtes extrêmement solvable et que vous pouvez emprunter encore plus d'argent



partout." S'il l'a fait, je ne sais pas, mais ce ne serait pas une surprise pour moi.

La première fois que j'ai vraiment eu à gérer de l'argent, c'était après quand mon père avait disparu à Paris. Lorsqu'il a été soigné pendant six semaines dans un établissement psychiatrique aux Pays-Bas et qu'on nous a dit qu'il fallait quitter la maison dans quelques semaines. La KLM ne payait plus rien, il ne restait presque plus d'argent dans la maison. Nous devions rentrer aux Pays-Bas, déménager, chercher une maison et tout cela sans argent, car il était clair que même si mon père avait repris connaissance, il ne pourrait pas fournir immédiatement un revenu.

Dans une telle période, il devient clair qui sont vos amis. Des centaines de personnes qui connaissaient mon père et ma mère, du monde des affaires et de l'ambassade, il n'en restait pas beaucoup qui pensaient qu'il valait la peine de nous rendre visite ou de nous informer. Seuls quelques-uns nous ont vraiment aidés, plus une injection de fonds de ma grand-mère, la mère de ma mère. Mais nous avons dû résoudre la plupart de nos problèmes nous-mêmes.

La seule chose à laquelle nous pouvions penser était de vendre une grande partie de ce que nous possédions qui ne rentrerait jamais dans la future maison. Des publicités ont été placées et peu de temps après, ma mère et moi avons tout vendu: la table à manger en bois noyer pour 12 personnes, le bar en fer forgé avec tabourets, le piano, etc. Je ne me souviens pas beaucoup de cette époque, car c'était pour moi également la fin de l'avant-dernière année scolaire avec des travaux d'essai difficiles. Il était important de l'obtenir, car il était maintenant clair que je pouvais rester en France une année de plus pour passer mon bac.

Un mois plus tard, mes parents et ma sœur (et moi-même temporairement) vivaient avec une vieille dame à la Pomonaplein à La Haye, dans deux pièces d'un appartement situé au rez-de-chaussée. Sur l'ordre de ma mère, mon père partait chaque matin avec un paquet de pain pour son "travail". Personne ne devait savoir qu'il ne l'avait pas du tout. Il s'asseyait souvent à la bibliothèque publique pour passer la majeure partie de la journée avant d'être autorisé à rentrer chez lui à cinq heures et demie. on

ne peut pas appliquer pour des postes toute la journée.

En tout cas, je suis sûr que ce qui s'est passé à Paris a eu une grande influence sur ma vie pendant de nombreuses années, sur mon comportement, sur la manière dont j'ai géré ma carrière, sur la manière dont j'ai interagi avec mes amis, connaissances et famille, et surtout avec de l'argent. Jusqu'à ce que ma mère et moi vendions les articles ménagers de notre villa parisienne, l'argent avait à peine joué un rôle dans ma vie, il y en avait beaucoup, mais je m'en rendais bien compte. Ce n'est que quand il n'était plus là que cela a commencé à se faire jour.

Un an plus tard, j'ai réussi mon bac. Je suis rentré aux Pays-Bas en juillet 1965, à dix-huit ans. Mes parents travaillaient tous les deux dans des bureaux immobiliers et gagnaient des revenus raisonnables et avaient un appartement spacieux et agréable sur la Zonnebloemstraat à La Haye. Pourtant, j'avais peu besoin d'être beaucoup chez moi. Grâce à un vieil ami scout, je suis entré en contact avec un couple de garçons qui ont tous étudié à l'Académie pédagogique. Nous avons décidé de faire un voyage en Turquie.

Ma mère avait un vilain petit 2CV, que je pouvais utiliser (elle ne savait pas ce qu'elle avait commencé). Ce fut un voyage fantastique en passant par l'Allemagne, l'Autriche, la Yougoslavie, la Bulgarie et Istanbul et Ankara.

Après l'été, l'étude a commencé à Delft, sujet sur lequel j'ai déjà écrit. Quelques mois plus tard, j'habitais dans des pièces de la Regentesselaan avec un ami, Udo. Je n'ai presque jamais étudié. La plupart du temps, je me trouvais sur le Kaag, travaillant sur l'un des bateaux du groupe des scouts marins dont je devais redevenir membre, mais maintenant à la direction, en tant que barreur. À l'été 1966, j'ai connu Magda et avant de le savoir, nous nous étions mariés (janvier 1967).

Pendant mes études à Delft et plus tard à Leiden, j'ai bénéficié d'une bourse. Mais quand j'ai épousé Magda, il a fallu mettre plus d'argent sur la table et j'ai notamment travaillé chez Nationale Nederlanden (gagner des sommes d'assurance), à la fabrique de cigarettes Laurens, à Rijmenam (tous deux exécutant des travaux de groupe) et à la location de chaise de plage pour SME à

Scheveningen. Mes parents et ma grand-mère ont aussi aidé financièrement, surtout la première année q'on était marié.



2CV surchargé avec beaucoup de panne en route.

Mais comment ai-je géré l'argent alors? D'abord, je l'ai dépensé très facilement. Une fois que c'était là, ça a disparu. Un paiement trimestriel de la bourse a été converti en chaîne stéréo le jour de sa réception, sans consultation préalable avec Magda, qui, sinon, a jugé que tout allait bien. Quand nous venons juste de nous marier, j'ai donné des leçons supplémentaires pour 3,50 florins par heure. Parfois, Magda était assise dans la pièce voisine en attendant la fin de la leçon et était payée pour faire les courses.

Deuxièmement, j'ai emprunté facilement. Il y avait toujours quelqu'un qui voulait avancer ou emprunter un petit montant. Je remboursais toujours à temps, si nécessaire je l'empruntais à quelqu'un d'autre, un trou était rempli de l'autre. Je n'ai jamais vraiment eu de dettes avec la banque (ce n'était pas possible à l'époque ou je ne le savais pas), mais nous vivions toujours au bord des finances. Parfois, je gagnais beaucoup d'argent, par exemple dans la location de chaises de plage. Un beau jour d'été, parfois entre 70 et 100 florins (le salaire bormal hebdomadaire). Mais en rentrant chez moi après une si longue journée de travail, je réussissais souvent à dépenser vingt ou trente florins pour des sandwiches, un bon livre, un disque vinyle, un cadeau pour Magda. Assez restait encore. Épargner? Je ne crois pas que cela m'est jamais arrivé, j'étais toujours (un peu) en rouge à la banque et endetté envers mes amis et connaissances. En passant, rien de

spécial, car il en allait de même pour beaucoup d'entre eux. C'était un temps sans soucis. Mais avec moi - maintenant que je regarde en arrière - peut-être que quelque chose de plus se passait.

J'ai souvent dit: je ne fais pas de carrière! Et je ne veux rien avoir à faire avec de l'argent! Il était parfaitement clair pour moi que je ne voulais absolument pas être associé au statut social, aux postes de direction, au prestige et à la richesse. Je savais que c'était certain. Mais ce n'était pas la connaissance, c'était des émotions intenses, en grande partie inconscientes qui me faisaient dire cela et me conduisaient de cette façon. L'argent était sale, je ne voulais rien avoir à faire avec ça. Et tout ce qui sentait un peu le statut social, j'ai grossièrement rejeté. Cela correspondait bien à l'esprit de l'époque, mais pour moi, il était renforcé par l'aversion pour toute cette période parisienne et tout ce qui en faisait partie. La «déception» de mon père ou plutôt: à quel point je me suis senti déçu par lui. Comment cette très belle vie, avec beaucoup d'argent, de choses et de statut, s'est révélée être basée sur le mensonge, la supercherie, le drame et l'adultère.

J'ai longtemps maintenu cette gestion "étrange" de l'argent. Après avoir emménagé avec Hanneke, cela n'a pas changé graduellement jusqu'à l'âge de 28 ans. Hanneke disait que de payer tous mes "débiteurs" était un comportement étrange. Elle m'a mis 'sous tutelle' pendant un certain temps. Par exemple, j'ai appris à ne pas payer tout le monde tout de suite, mais par portions, de sorte que quelque chose reste pour moi. Malgré tout, je continuais à dépenser beaucoup d'argent, surtout quand, après sept années extrêmement maigres dans le tissage de ma tapis, j'ai trouvé un emploi bien rémunéré à Delft. J'ai travaillé dans cette firme d'ingénierie de 40 à 46 ans et j'ai gagné un salaire royal qui, incidemment, a été largement dépensé pour tout et n'importe quoi. L'épargne n'était toujours pas là.

Environ un an seulement avant la publication du premier numéro du Vrekkenkrant, le Journal des Avars (le 21 avril 1992, jour du 75e anniversaire de mon père), je me suis rendu compte que moi aussi (Hanneke le faisait depuis des années), je pouvais économiser. En commençant par une vie extrêmement économique au cours de cette

période, nous avons dépensé si peu que nous n'avons pas dépensé plus que la moitié de notre revenu, mais que nous le versons dans la caisse d'épargne ou ne remboursons l'hypothèque sur notre maison. Une expérience folle pour moi, qui est devenue encore plus intense lorsque, quelques années plus tard, nous avons commencé à travailler sur le livre *Your Money or Your Life*. Nous avons encore plus d'argent par la comptabilité que nous avons conservée. Tellement qu'il semblait possible (par exemple) d'arrêter de travailler plus tôt ou de réaliser un autre rêve.



Livre entier à télécharger gratuitement via [vanspaarbankveranderen.nl](http://vanspaarbankveranderen.nl).

Nous avons décidé de publier le livre en néerlandais. Et cela a réussi, non seulement plus de 50 000 ont été vendus aux Pays-Bas, mais la traduction allemande en a vendu un multiple. Nous avons rapidement décidé de l'offrir en tant que cours/ formation. Cela est devenu le cours d'une journée 'Ta Bourse ou ta Vie'. Je me souviens encore bien de la façon dont nous avons travaillé à la préparation de l'essai. Hanneke était plutôt détendu à propos de ça, mais j'avais l'idée de tout préparer ce jour-là, dans les moindres détails. J'avais fait un plan détaillé, avec tous les textes et exercices entièrement rédigés. Et j'étais (comme d'habitude avec ce type de projet) assez nerveux et tendu comment ça se passerait.

La nuit précédant le cours, je me suis réveillé à quatre heures et je me suis

soudain rendu compte que tout dans ce cours était à propos de MOI. Je n'avais pas du tout compris cela jusqu'à ce moment-là. Ce serait un cours sur la façon de gérer mon argent.

Lors de ces conférences que nous avons beaucoup données, j'ai toujours été le premier à parler. En d'autres termes, en tant que premier "converti" à être un vrai avaré. J'étais devant tous ces visages en attente et mon texte et mon emploi du temps avaient été complètement oubliés. Je ne sais plus ce que j'ai dit exactement, mais c'était quelque chose comme: ce cours est pour moi. Comment j'ai été élevé et ensuite traité avec de l'argent. Avec des dettes comme quelque chose de très normal et de bon et avec un 'héritage' d'un quart de million de dettes (avec l'explication nécessaire bien sûr). Comment Hanneke en premier lieu, le *Vrekkenkrant* et ensuite ce livre ont aidé à changer ce comportement étrange. Et combien il est difficile de s'en débarrasser.

Le ton était donné, l'argent est quelque chose de très personnel et cela peut avoir une grande influence sur votre façon de vivre, sur la façon dont vous traitez avec la famille, les amis et les autres. Vous pouvez ainsi continuer à jouer un rôle de suiveur ou de victime, mais aussi vous pouvez prendre les choses en main et choisir ce que vous voulez, ce dont vous rêvez.

Ce jour était le tournant pour moi. Dans la période suivante, j'ai décidé de "traiter" avec mon père. Il m'avait laissé une dette de 250 000 florins. Moi, je sauverais 250 000 florins. Si ce montant était dans mon compte bancaire, nous serions "quitte", une sorte de règlement intergénérationnel. Et c'est comme ça que ça s'est passé. J'avais atteint ce point juste avant l'introduction de l'euro en 2002. Je ne dirai pas que j'ai commencé à épargner à cause de lui, mais son "mauvais" exemple m'a aidé à organiser ma vie différemment.

Et ma mère? C'est une question que j'ai reçue de l'un des lecteurs de (une version antérieure de) cette histoire. D'une manière ou d'une autre, je peux en dire beaucoup moins sur elle. Je pense (avec les coups nécessaires, car il n'y avait aucun moyen de lui parler) que, dès sa plus tendre enfance, elle était principalement concentrée sur une vie (un peu superficielle) de luxe, comme elle l'avait connu avec son père. Belles



voitures, belles vacances, voyages, fêtes et sorties.

Elle le voulait aussi avec mon père. Elle n'a travaillé que très peu de temps, jusqu'à son mariage en 1945, mais après cela, elle était avant tout une femme au foyer et ... la femme derrière mon père, qu'elle aimait beaucoup. Je suis également convaincue qu'elle a été le moteur de la carrière de mon père. Plus haut, c'était important, elle lui en a beaucoup parlé. Et nous aussi.

Elle a dirigé le ménage (avec l'aide nécessaire, en particulier en France) avec énergie et a toujours été une bonne mère, gentille avec nous, mais je ne me souviens pas beaucoup d'elle. Il y a toutes sortes d'anecdotes, mais de quoi nous a-t-elle parlé? Je ne me souviens vraiment pas. Eh bien, le conseil - maintes fois répété - est le suivant: "Ceux qui sont mieux, c'est un miroir pour toi!"

À l'époque où je travaillais dans le tissage des chiffons, il y a environ 35 ans, je l'ai plus ou moins forcée à avoir une conversation avec moi à propos de cette période en France. Lorsqu'elle s'est finalement assise en face de moi et que je lui ai demandé comment elle avait vécu cette époque, elle a dit, après un long silence et des regards impuissants: "Je ne peux vraiment pas en parler, Rob, vraiment."

En quelque sorte, cela me suffisait, une conclusion, car je pouvais voir, sentir et comprendre qu'elle ne pouvait vraiment pas.

Ceci a sans doute un rapport avec cela: à partir de 45 ans, à son retour de France, elle a commencé à prendre des tranquillisants, etc. sur les conseils du médecin et au fil des années, en quantités croissantes (en combinaison avec une forte consommation d'alcool) est devenu accro. Plus tard, quand elle est devenue déprimée, elle a tenté de se faire soigner à Rozenburg (institut psychiatrique), mais n'y est guère parvenue. Sur son lit de mort (2001), après presque 25 ans de mariage avec son deuxième mari, Bob, elle a dit: "Rob, tu sais que je n'ai vraiment aimé qu'un seul homme?"



## PS

Après avoir lu cette histoire, un ancien camarade de classe du lycée français m'a écrit: "Je me souviens encore de cette période désagréable pour toi. C'était, pensais-je, à la une du Telegraaf (le plus grand journal de la Hollande dans ce temps). Ma mère avait gardé ce journal loin



Fraude à la KLM, Paris.  
Telegraaf, 17-7-1964

de nous. Elle ne voulait pas que tu sois confronté à cela à l'école. Plus tard, nous avons entendu plus ou moins ce qui était arrivé."

Ces articles, que je ne connaissais pas, jusqu'à récemment, sont présentés ici. Ils ont paru dans tous les magazines nationaux et à La Haye avec (approximativement) la



Pas de persécution du directeur KLM pivot(?).  
*Volkskrant* 9-9-1964.

même signification. Pourquoi il n'y a «que» 90.000 florins ne m'est pas clair. Lors de notre visite chez le notaire à propos de l'héritage de mon père, j'ai vu - en noir et blanc - qu'il s'agissait d'une dette initiale envers la KLM de 250 000 florins, plus le même montant d'intérêts accumulés. Ce montant total de 500.000 florins en 1977, serait l'équivalent de 600.000 euros au présent.

Rob van Eeden  
2007-2019